

LE JOUR, 1949
22 AVRIL 1949

LA PAIX PAR LE SUICIDE

Ce qu'on appelle le "Congrès mondial" des partisans de la paix est une chose très surprenante ; et le fait que le professeur Joliot-Curie préside ce Congrès qui se tient à Paris ne doit impressionner que peu. Il n'est personne d'équilibré et de moral dans le monde qui, au fond de son cœur comme à la surface, ne soit partisan de la paix. Pour penser autrement, il n'y a que les brutes et les mercenaires.

Personne ne croira une seconde, pour prendre un exemple éclatant, que le gouvernement travailliste de M. Attlee en Angleterre puisse être partisan de la guerre, ni celui de M. Truman ; le gouvernement de M. Queille ni celui de M. Spaak, l'Angleterre qui, entre 1940 et 1945, a souffert et connu les périls effroyables que l'on sait, l'Angleterre et les autres, on ne peut pas les dire, sans folie, favorables à la guerre. C'est jouer sur les mots que de mettre en face d'hommes parmi les plus pacifiques, les "partisans de la paix". S'il y a à Paris, à cette heure, des défenseurs de la paix sans conditions, des défenseurs de la paix au prix de l'invasion, de l'occupation et de la mort, qu'ils le disent !

Ceux qui veulent la paix à ce Congrès, ce sont pourtant ceux-là qui voulaient il y a cinq ou six ans la "résistance" à outrance **et qui savent quelle chose horrible est la paix de l'esclave** ; ce sont ceux-là qui ont fait la terrible expérience du nazisme triomphant et qui connaissent plus que d'autres le poids insupportable de la servitude.

Il y a une équivoque certaine dans ce qui se fait à Paris. Que des noms considérables des lettres et des sciences fassent partie du cortège des dupes, nous ne pouvons rien ; mais nous pensons, et c'est notre droit, que demander la paix de façon si désespérément systématique, c'est inviter à la guerre ceux qui se gargarisent d'alcool et non point de cette littérature à l'eau de rose.

La paix, personne plus passionnément que nous ne la désire et ne l'aime ; personne autant ne la chérit ; mais il y a un genre de paix, une forme de paix, **une abdication dans la paix** auxquels nous préférerions très certainement la résistance et la mort.

Quand on critique le Gouvernement de Paris pour l'interdiction de l'entrée en France de 37 délégués soviétiques, chinois, polonais, roumains, bulgares, hongrois, yougoslaves, tchécoslovaques, etc... on doit se demander aussi à quels Occidentaux de l'autre bord, l'U.R.S.S. dans des conditions équivalentes eut accordé l'entrée de son territoire. Ne point se poser la question, c'est se leurrer ; et, plus tragiquement leurrer les autres.

Mais la faillite du bon sens atteint le point de l'évidence. Des Français protestent à Paris, en faveur d'étrangers, pour une présence que dans leur propre pays ces étrangers n'admettraient jamais. Là encore est le paradoxe ; là est l'aberration. D'un côté il faut que tout soit ouvert, frontières, portes et fenêtres, à peine de scandale ; tandis que de l'autre

côté, on trouve naturel et normal que tout soit fermé, au point qu'on n'y distingue plus le jour de la nuit.

La raison de l'homme est-elle devenue si indigente qu'elle ne puisse plus découvrir et discuter cela ? Tout le monde sait que l'U.R.S.S. est armée jusqu'aux dents. Pourquoi en face d'elle veut-on désarmer les autres ? Et si l'U.R.S.S. avait l'arme atomique, s'en dessaisirait-elle dans un but humanitaire, comme dit la publicité, au lieu de la tenir en réserve pour assurer la paix ?

La "tranquillité de l'ordre" qu'est la paix, selon le Docteur angélique, nous y aspirons de toute notre âme pour un monde qui est malade autant que, sur le plan mécanique, il est devenu savant ; mais la paix doit être en nous comme un verger en fleurs. Quand on habite à la lisière de la forêt de Bondy, on ne peut avoir la paix dans son cœur qu'avec un revolver dans son armoire. A moins donc d'aspirer au martyr, pour l'amour de Dieu, ce qui ne paraît pas être encore le cas des congressistes dont nous parlons, on ne peut suivre qu'avec une extrême méfiance les travaux du Congrès de Paris.

Ce Congrès ressemblerait davantage à celui des loups qu'à celui des moutons, si des brebis ne s'y étaient égarées. On voudrait rappeler ici avec force aux admirateurs de l'entreprise la fable classique du loup devenu berger.